

MORALE.

ŒUVRES POSTHUMES
DE
SIMON DE NANTUA,

recueillies

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE ;

LA SAGESSE DE SIMON DE NANTUA.

(Suite.)

La première découverte que je fis en moi, après avoir pris la résolution dont je viens de parler, fut celle d'un grain d'ambition qui s'était glissé dans mon âme ; voici comment.

Il faut vous dire d'abord que parmi les jeunes compagnons de mon âge que j'avais à Nantua, on n'en comptait pas un grand nombre qui eussent fait d'aussi bonnes études que moi, en sorte que je me trouvais avoir sur les autres une supériorité de lumières qui, jointe à la facilité d'élocution qu'on m'a toujours reconnue, me faisait regarder comme une espèce d'oracle. Plus d'un prédicateur se trouvait heureux d'être écouté avec l'attention qu'on m'accordait, lorsque je prennis la parole au milieu de mes camarades. Cet hommage qu'on me rendait bénévolement satisfaisait mon amour-propre, et je n'avais pas grand mérite à être bon garçon, puisque personne ne s'avisait jamais de me contredire ou de me contrarier, et que chacun recherchait ma compagnie presque comme un honneur. Cependant il est vrai de dire que cela m'avait fait contracter petit à petit l'habitude de relever la tête, de façon que, malgré ma taille un peu courte, j'aurais pu aisément porter le col de cravate d'un tambour-major.

Ceci n'était qu'une sotte vanité ; mais celui qui se regarde à travers sa vanité regarde une pièce de vingt sous à travers des lunettes jaunes, et la prend pour vingt francs ; ou si vous aimez mieux, avec de semblables besicles sur le nez, on se voit d'or et on voit les autres de cuivre. C'était tout justement ce qui m'arrivait : me comparant à autrui avec cette complaisance pour moi-même, je m'accoutumais involontairement à l'envie de devenir un personnage d'importance. Si je pensais à l'état ecclésiastique, qu'on avait le dessein de me faire embrasser, je me permettais de rêver dans l'avenir la mitre et la crosse.

Je ne songeais à aucune autre carrière sans y chercher un point éminent où mes prétentions ossaient s'élever. Dans tout cela, je n'oubliais que l'honnête et modeste profession de mon père, au moyen de laquelle cependant il avait honorablement élevé et entretenu sa famille. J'en étais là, lorsqu'un jour mon père m'emmena avec lui à Lyon, où il avait des affaires. Durant le séjour que je fis dans cette grande ville, il y eut une cérémonie publique à laquelle assistèrent les autorités, le clergé, les magistrats, et toutes les troupes qui se trouvaient dans le pays. J'eus la curiosité de voir ce beau spectacle, qui était nouveau pour moi. Ce fut là que la réflexion vint m'éclairer sur mon aveuglement. « Voilà bien un prélat, me dis-je, avec une mitre, une crosse et un magnifique rochet en dentelle ; mais, autour de lui, combien de simples prêtres en modestes surplis ! sans compter mon pauvre curé de Nantua, et tous les curés et vicaires des petites villes et des villages du diocèse ! Voilà bien quel-

ques magistrats revêtus de belles robes et de fourures ; mais combien sont-ils, en comparaison de tous les malheureux hommes de loi, clercs, huissiers, sergents et autres qui vivent mesquinement de chicane et de procès ? Voilà bien un général et quelques officiers avec de brillantes épaulettes ; mais qu'est-ce que ça auprès du nombre de soldats qui leur obéissent ? et pour qu'un seul de ces soldats parvienne à échanger son sabre contre une épée, combien faut-il qu'il y en ait de tués ! et quel est celui qui peut dire : Ce sera moi qui resterai ? Voilà bien une trentaine de personnages en habits dorés ; mais voici, autour d'eux, une foule de soixante mille individus, dont les neuf dixièmes ne sont que de pauvres diables comme moi. Ils vivent pourtant, et ils ont l'air de s'amuser ici plus que les autres avec tout leur attirail. Oh ! Simon, mon ami, ne pense plus à sauter plus haut que tu ne peux atteindre, tu risquerais de te rompre bras et jambes. La société est comme une pyramide : les rangs d'en haut sont étroits, il n'y a place que pour peu de personnes ; on s'y presse, on y est mal à l'aise souvent on s'y culbute ; et quand on veut y arriver d'en bas, on joue un jeu à se fracasser. En bas, au contraire, il y a place pour tout le monde ; on a ses coudées franches, on peut s'étendre fièrement, qui plus, qui moins, selon sa taille et sa portée. Allons, Simon, silence à l'orgueil et à la vaine ambition ! sache te tenir où le bon Dieu t'a mis, et prépare tes épaules pour porter la balle qu'a portée ton père. »

Ce fut ainsi, mes amis, que je pris ma première résolution contre moi-même ; cette résolution était déjà un acte de sagesse, car il fallait, pour la former et pour la tenir, prudence, force et modération.

Regardez bien autour de vous, et observez-vous avec soin vous-mêmes ; vous ne tarderez pas à apercevoir que presque tout le mal qui nous arrive, ou que nous faisons à autrui, provient, en grande partie, de notre inconsidération. Je gage que si je pouvais être pendant une journée entière à votre côté, mon cher lecteur, je vous surprendrais plus d'une fois à juger de travers des hommes ou des choses, à parler mal à propos, ou à agir à contresens de ce qu'il faudrait, le tout pour n'avoir pas suffisamment réfléchi aux conséquences de vos paroles et de vos actions.

Et d'abord le matin quand vous ronfliez encore, longtemps après le chant du coq, ou quand vous vous retournez lâchement durant une heure avant de sauter du lit : Debout, debout ! vous dirais-je, le temps s'use et les outils se rouillent. Ne seriez-vous pas désolé, et ne gémiriez-vous pas d'être condamné tous les ans à faire une maladie de quinze jours qui vous priverait de travail et de salaire ? Comptez bien, vous trouverez qu'une heure perdue chaque matin équivalait au bout de l'année à ce malheur. Perdez-en une le soir encore, en avançant l'heure du repos sans nécessité, et vous vous ferez volontairement le même tort que vous causerait une maladie d'un mois. Les jours sont la monnaie de la vie ; les heures, la monnaie des jours ; avec les centimes on fait des francs, avec les francs des louis ; mais ce qui est dissipé n'entre plus dans le compte, et ne fait plus rien. Le temps qui a fui ne revient pas, car le passé est un gouffre d'où l'on ne peut rien retirer ; gare donc à ce qu'on y laissera tomber ! Il n'y a d'ouvrier qui sache racommoder une journée mal employée, ni de chien dressé qu